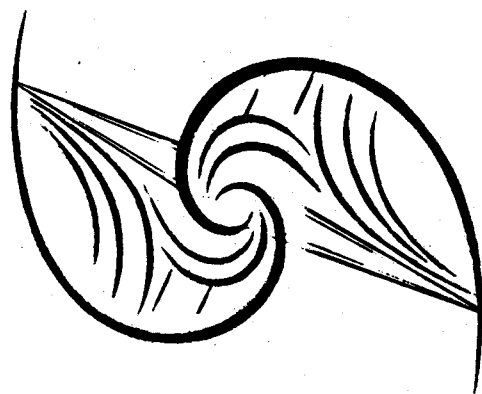


FONDATION CARLO SUARÈS



ANNÉE 1979 NUMÉRO 2



20

nicolas-vallin - imp. paris

La « rencontre autour de l'œuvre de Carlo Suarès » s'est déroulée le 25 mai 1978 à Paris, à l'Unesco, dans une salle où étaient exposées des toiles qui devaient, pour la plupart, faire l'objet d'un commentaire de Denise Hostalier. Auparavant Jack Duprié avait développé ses expériences — dont il avait déjà donné un avant-goût dans le premier numéro du bulletin — sur la couleur et sa perception.

Cette première partie, consacrée à l'hyperbole chromatique, s'acheva par la projection du court métrage réalisé par Jean Patrick Costantini sur l'œuvre picturale de Carlo Suarès.

L'exposé de Michel Binda intitulé « Premières notes en marge de l'hyperbole chromatique » constituait une transition entre Carlo Suarès peintre et Carlo Suarès cabaliste et écrivain. Celui de Marc Thivolet mettait en évidence les lacunes de la dernière œuvre de René Girard (**Des choses cachées depuis la fondation du monde**) à la lumière de la lecture de la Genèse proposée par **La Bible restituée**. Puis Claudine Fellous insistait sur l'importance que Carlo Suarès accordait au 4 — nombre de la résistance dans la Cabale. Le docteur Jean-Pierre Muyard devait intervenir à plusieurs reprises au cours de la discussion qui suivit les exposés.

Le présent bulletin complète cette rencontre. Il contient des textes de Jean Cassou, Xavier Bordes et Nadine Suarès. Le premier témoigne d'une longue amitié qui s'était nouée autour de Joë Bousquet ; le second a été « envoyé » à Carlo Suarès par Jean Cassou, précisément, pour approfondir, en vue d'un travail universitaire, sa connaissance de l'auteur de **La fîsane de sarments**. Nadine Suarès expose, en un court texte, ce qui marqua Carlo Suarès tout au long de sa vie — et dont on a pu trouver l'exposé philosophique dans l'extrait de **L'ange masqué** reproduit dans le numéro 1 : la **coïncidence**. Enfin Laurent Viame, journaliste, nous a aimablement autorisés à reproduire l'interview qu'il avait obtenue de Carlo Suarès un peu plus d'un mois avant sa mort.

Le comité de la Fondation Carlo Suarès projette de développer des séries de conférences-cours concernant le dessin et la peinture en relation avec l'œuvre de Carlo Suarès.

Un ensemble de professeurs participe à cette initiative. Les conférences-cours auront lieu, dans un premier temps, au siège de la Fondation

13-15, avenue de la Bourdonnais - 75007 Paris

L'inscription est nécessaire pour permettre la répartition des participants en groupes de travail.

Les cours seront enregistrés et pourront, par la suite, être suivis par correspondance.

Responsable : Denise Hostalier.

ADIEU SANS ADIEU A UN AMI

Je ne saurais dire si c'est par Joë Bousquet que j'ai connu Carlo Suarès ou si c'est par Carlo Suarès que j'ai connu Joë Bousquet. Notre triple amitié s'est nouée d'un seul et même coup, il y aura bientôt un demi-siècle et a duré jusqu'à la mort de Joë en 1950 et celle, en 76, de Carlo. Mais elle subsiste avec le survivant.

Le point central de cette triple amitié était aussi un survivant : Bousquet, je ne veux pas dire que l'amitié de Suarès et de moi s'était faite autour de Bousquet. Mais la réalité dont chacun de nous trois était un des composants avait pour cause essentielle, pour agent constant, pour raison l'extraordinaire événement spirituel que constituait la survie de Bousquet : d'où l'apparition du génie de Bousquet. Le troisième point de notre triade était d'une nature singulière : ce n'était pas seulement, comme les deux autres, un homme, son être, son esprit, sa faculté affective et créatrice. C'était tout cela, mais dans des conditions particulières et qui n'avaient rien de commun avec des conditions ordinaires de la vie commune. C'était tout cela, mais sur un registre exceptionnel et dans un état perpétuel de très étrange effervescence. Aussi, pour pratiquer l'amitié de Joë et s'y montrer adéquate, ses amis devaient-ils, dans leurs échanges avec lui — lettres ou, à l'occasion, conversations, — se tenir à son niveau insolite, ne cesser de considérer que cet interlocuteur in-signifié était voué à l'immobilité, à la nuit.

Je sais bien que dans toute œuvre de pensée, fût-elle un roman réaliste, les comportements spatiaux et les références au monde sensible et au monde social se prolongent en significations idéales, en résonances émotionnelles, imaginaires, spirituelles. Mais il nous faut faire un immense effort pour, nous mettant à la place d'un Bousquet issu de sa blessure, comme nous le faisons d'un mystique plongé en son ascèse, concevoir une création littéraire de laquelle toutes les sources et appartenances extérieures auraient été exclues. Néanmoins les plus aérées, allégées, transparentes de ces œuvres laissent encore entendre que leur auteur allait et venait en notre univers et par là nous permettent encore quelque familiarité avec lui. Avec Bousquet, un comble de tragique réalité humaine a contraint l'esprit à l'extrême de son pouvoir dans l'extrême de son isolement. Ainsi toute amitié avec Bousquet imposait-elle un effort de caractère absolument singulier à l'ami soucieux, non seulement d'aimer, certes, mais aussi de suivre et d'accompagner. Aimer davantage, suivre et accompagner jusqu'à et par delà.

Si Carlo Suarès était capable de pareille tension, c'est que lui-même, selon sa circonstance et sa condition et avec les vertus qui lui étaient propres, dont une générosité particulièrement chaleureuse, avait aussi vocation

de pousser sa pensée à un incessant dépassement, de la forcer à des situations de totale hétérogénéité : de la faire respirer dans une atmosphère autre. Quand je l'ai connu il avait entrepris un préalable travail de déblaiement et de critique. L'un de ses premiers livres, la **Comédie psychologique**, s'acharnait à un désengagement des idoles et des mythes assez analogue à celui de Nietzsche. Je m'empresse de dire que je fais ce rapprochement sans tenir compte du détail des argumentations par quoi Suarès critiquait la critique de Nietzsche et ses transmutations comme tout le reste. Il y avait chez lui une volonté de destruction absolue de toute illusion, de toute fixation et de toute fantasmagorie qui en faisait, sous son adorable gentillesse de cœur et d'humeur, un rabbi véritablement sauvage. Ayant dénoncé toutes les ruses, tous les masques, toutes les ombres, toutes les fabrications du moi, il ne lui restait plus qu'un désert qu'il emportait allègrement avec lui. Cela lui donnait une merveilleuse liberté qui permettait d'infinis dialogues. Dialogues avec Bousquet, avec moi, avec la Science, avec la Peinture, avec qui voulait, non pas l'entendre, mais dialoguer avec lui. Les rabbis ne sont pas toujours comme on le croit d'ordinaire, prêchant dans le désert, mais aussi dialogueurs dans le désert, gens de communication entre solitaires, de communication après libération, étant entendu que chacun possède son moyen et sa manière de libération.

Les moyens et manières de Carlo Suarès ont été d'une grande variété et d'une grande richesse. Mais ils finissaient par converger vers un monde multidimensionnel, ouvrant l'imagination métaphysique à des possibilités dont nos plus célèbres philosophies terrestres ne peuvent donner que des mascarades et des similes.

Aussi, parmi les systèmes du monde proposés par un de ses peuples ou par le génie de l'un de ses habitants, Carlo Suarès ne devait-il s'attacher qu'au système qui en relatait les origines, et encore plus particulièrement aux toutes premières données de cette relation aux plus anciennes, aux plus sacrées. Et encore fallait-il qu'il ne s'arrêtât point à la forme textuelle de ces données, telles que les religions les possèdent et les commentent, mais aux seules lettres de ce texte. Si bien que celui-ci se condense en sa plus subtile vapeur et que l'on n'a plus affaire là aux étapes concrètes de la création, mais à leur traduction en esprit. Pour dire les choses en gros, il y a Genèse, puis, au-delà, kabbale de la Genèse, et encore kabbale de la Kabbale.

Une tension égale à celle qu'exigeait de nous l'accès à l'univers de Bousquet nous est imposée pour le déchiffrement de la kabbale de Suarès. Les lettres hébraïques, chacune associée à un nombre, sont signes de forces distinctes, selon leur ordre dans le mot, puis dans le verset, et composent une dramaturgie qui semblerait étrange si elle n'était la dramaturgie universelle, l'univers même, plus qu'en sa totalité et jusque dans les initiales intentions de sa préexistence. Dans tous ces livres consacrés à sa Kabbale, aux jeux destructeurs et fécondants de l'énergie cosmique en quoi et de quoi nous sommes, la puissance spéculative de Suarès atteint à un envire-

CARLO SUARES, ou l'homme sans abri

• « *Le fils d'Adam n'a pas seulement une pierre où reposer sa tête...* »

Au premier comme au dernier jour de sa vie, un homme ne peut refuser son visage à la vérité. Mort et naissance différent pour le corps, pour la conscience elles se reflètent. La lumière qu'échangent ces deux miroirs devient l'existence même. Le mot « temps » n'évoque plus que la vibration de ce que le temps n'atteint pas.

Carlo Suarès « mourait sa vie ». Rien de littéraire pourtant dans cette formule. Parler, écrire, n'était que les moyens les plus simples de devancer en la déroulant, jour après jour, une éternité qui a fini par nous dérober de son visage tout ce qui n'était pas une malicieuse et sereine grandeur.

Riche de projets et d'idées neuves, il mourut en plein accord avec sa mort. Elle qui était la conséquence d'une vie immense, elle a fait des vies de tous les hommes, en s'accomplissant, sa conséquence : ce qui explique, pour ceux qui aiment Carlo Suarès que sa mort n'ait point l'allure d'une morbide absence, la couleur d'une lugubre tristesse, le silence qui efface jusque dans leurs livres ces voix dont un personnage vivant était le seul soutien.

Car la voix de Carlo Suarès n'appartenait pas au registre de celles que l'histoire classe parmi les pierres tombales sous l'inscription, vite gommée par les sévices d'un monde changeant, de « Souvenir éternel ». C'était la voix même de l'intemporel, une voix qui s'était imposée à un homme humble de nature, une voix dont le ton prophétique parfois résonnait encore du timbre des sphères qu'elle traversait pour nous parvenir. La voix de la mort parlant le langage de la vie.

La mort de Carlo Suarès est donc l'occasion pour chaque homme de découvrir quel visage il voudrait donner à sa propre mort : visage qui, tout bien pesé, est l'ultime incarnation du salut de tous. Dans cette perspective, même un détail comme le don de son corps à l'Académie de Médecine est chargé de sens. Ainsi le voyageur, au seuil de la maison où il avait vu le jour, fait-il don de ses bagages.

Si ce point de vue quelque peu messianique ne s'accorde guère avec notre siècle, lequel est en désaccord avec lui-même, il s'harmonise tout à fait avec l'auteur du **Mémoire sur le Retour du Rabbi qu'on appelle Jésus**. Carlo Suarès — dans son être, non dans son personnage — s'étend bien en-deçà et bien au-delà de ce siècle.

Pour ceux qui font du modernisme une sorte de réalisme prosaïque, de la science le déchiffrement (selon un code reçu) des lois inscrites dans les choses, de la pensée l'art de noyer un postulat implicite (qui seul mériterait l'examen) dans un océan d'arguments explicites, contradictoires, longuement mais illusoirement discutés, pour ceux-là tout ce qui concerne Carlo Suarès relève de l'extravagance plus que du sens rassis. Mais pour ceux, et leur nombre croît tous les jours, qui entendent par modernisme une pensée qui se donne pour tâche (et sans idées à priori sur les moyens) d'achever le réel, par science l'invention conjointe de l'homme et du monde, par pensée une méthode destinée à traquer l'évidence pour s'en faire responsable, pour ceux-là, dont l'esprit est sans refuge, Carlo Suarès est de l'avenir qui se donne sous les espèces du présent.

Il faudrait — à l'instar de tant de chercheurs venus le visiter depuis les régions les plus diverses du globe, de ces jeunes scientifiques américains, physiologistes, biologistes, mathématiciens, obscurs ou célèbres, et tous épris de cette vérité que les écrits de Suarès attisaient en chacun d'une façon différente — juger sur pièces : ces pièces à conviction pour la plupart sont accessibles. En anglais, on en trouve en livre de poche.

Les plus anciens de ces textes devançaient de si loin leur temps que certains ont été oubliés avant d'avoir vraiment été lus : c'est le cas de **la Comédie Psychologique**, de **La fin du Grand Mythe**, de **Voie Libre**. Ce qui frappe le plus, parmi des idées qui ont près d'un demi-siècle quelque fois, sous un vocabulaire dont la simplicité a sauvegardé la fraîcheur, c'est l'actualité des préoccupations de Carlo Suarès et de ses amis. Beaucoup d'ouvrages récents à grand renfort de Lacan, Chomsky, Skinner, Derrida, enfoncent spéculeusement des portes que Suarès, Bousquet, Daumal, Gilbert-Lecomte, avaient ouvertes une génération ou deux plus tôt, mais sans tapage.

Peut-être l'originalité dont on fait volontiers un large crédit aux inspireurs de certains mouvements artistiques, philosophiques, littéraires, ou même scientifiques, — on songe au surréalisme par exemple — se trouverait-elle bien mal en point si l'on pouvait relire à côté des Manifestes et des définitions fracassantes, d'autres manifestes, et d'autres définitions que lesdits inspireurs se sont bien gardés de citer... Mais qu'ils exploitèrent vaillamment estimant sans doute que cet hommage indirect en vaut un autre !

Il faut ajouter que Suarès, ou Bousquet, ou Daumal, n'étaient pas les serviteurs de leur propre gloire, qu'ils ne considéraient pas la vérité ou la nouveauté d'une idée comme un atout dans un jeu au terme duquel la victoire leur offrirait une place au Panthéon de la littérature ou de la philosophie. C'est la vérité, qu'elle soit ancienne ou nouvelle, qui était leur but ; et ils lui ont sacrifié tout souci de célébrité personnelle. Ils n'en sont que plus vrais. Ils n'en méritent que plus d'être lus et compris.

Nombre de ces livres de Carlo Suarès à la fois novateurs et fondés sur les plus reculées des traditions de notre société indo-européenne, puis judéo-chrétienne, mêlée des clartés de l'hellénisme et de l'islam, concernant le Livre : non le Livre toujours futur de Mallarmé, mais l'omni-présente Bible.

Depuis les astrologues algébrisans de Chaldée, en passant par les Alchimistes du Moyen-Age, ou par cet autre alchimiste qu'était Rimbaud rêvant tout haut d'un « langage qui serait la pensée accrochant la pensée et tirant », jusqu'aux actuels tenants d'une pratique langagière qui se dirait elle-même en disant l'homme en train de signer la création de sa propre réalité — un langage qui fait/dit — qui, autour de quelque chose comme (précisément) le Livre mallarméen, n'a plus ou moins vaticiné ?

Imaginons qu'en français, on décide de remplacer le signifiant **eau** (qui n'entretient avec son référent — la substance liquide — que des rapports étymologiques équivalant de nos jours à un encodage de hasard) par H^2O : encodage qui nous informe de la composition moléculaire de cette substance et de sa structure, donc de ses propriétés chimiques. Le mot H^2O serait un mot dont les lettres mêmes sont de l'information **en soi** ($H. 2 + 0.1 = 2mol.$ d'Hydrogène pour 2 valences d'une molécule d'Onygène). En prononçant H^2O , le chimiste décrit ce qu'il désigne.

Faisons un pas de plus. Supposons qu'il soit possible de fabriquer pour l'eau un signifiant d'une espèce **X** qui implique une information du même genre qu' H^2O , mais non plus limitée à un code physico-chimique. **X** serait pour l'eau un nom complet : en émettant **X**, celui qui parle donnerait lieu dans l'esprit de celui qui écoute à toutes les potentialités de l'eau, physiques, chimiques, mécaniques, que dire ? biologiques, atomiques, symboliques : bref, le signifiant **X** aurait pour signifié les coordonnées énergétiques de la substance **eau**, puisqu'aussi bien la matière est une fiction des sens, n'étant dans le cosmos qu'une situation particulière à un moment particulier de l'énergie cosmique, autrement dit une apparence de ce qu'est l'univers, à un moment où nos sens en inventent une représentation.

Faisons un pas de plus encore, le dernier. Que tout un langage use uniquement de signifiants du même type que **X**, langage dont la cohérence interne serait de l'espèce dont, par analogie, les mathématiques nous proposent un embryon d'exemple. Ce langage n'aurait-il pas une valeur, une puissance « à déplacer les montagnes » ? De quelle sorte serait un cerveau structuré par lui ? Ajoutons-y que les signifiants destinés à la profération ou à son écriture soient eux-mêmes calqués sur leur signifiés au point d'imposer une gestuelle, une attitude du corps qui serait une initiation intuitive. N'aboutirait-on pas à une parole qui ferait accéder notre vision de l'univers à ce complexe jeu de l'énergie qui compose son être, notre vision ne serait-elle pas l'équivalent parlé de cet être ? Etre au sujet duquel notre vision présente, quelque soit notre degré de science, ne nous fait des révélations que parcimonieusement, d'une façon imprécise, lointaine, marginale.

Nos langues font la découverte, par comparaison avec les systèmes signifiants fabriqués à l'usage des sciences, sortes de cancers de la langue ordinaire, de leur insuffisance à seconder la pensée. On est donc loin de l'engendrer ! Or, le langage de cet engendrement, Carlo Suarès ne cesse de nous expliquer qu'il existe. Non seulement il existe, mais certains ont commencé à se fabriquer une organisation mentale grâce à lui : Carlo Suarès témoigne qu'il n'est autre que l'hébreu ancien employé dans la perspective de la Cabale. L'avenir nous apprendra, à nous autres profanes, ce qu'il en est ; on ne peut accepter sans lui faire l'honneur d'un doute qui ne demande qu'à tomber, une telle découverte.

En tout cas, que le mot **Cabale** n'éveille ici aucune ambiance malsaine, ténébreuse, délirante. Carlo Suarès était un être limpide. L'obscurité de ses clairs propos est en nous, esprits encrassés par des milliers d'années d'idées préconçues, rarement mises à l'épreuve, acceptées par paresse ou pour des motifs affectifs sans rapport avec leur qualité. « Le centre du monde est fraîcheur azurée et brise qui chante... » a-t-il écrit de son expérience. Un homme d'amour, de tendresse, de confiance.

Pour les esprits les moins préparés (au nombre desquels je range l'auteur de ces lignes) la tradition cabalistique que Suarès épure, remet à jour après assainissement, reconstitue s'il le faut par le moyen de sa logique interne, se révèle singulièrement éclairante. Lire **L'Ange Masqué**, (traité encore inédit), lire **La Bible restituée**, c'est assouvir toutes ces irritantes petites soifs de comprendre qui sont notre lot face au quotidien comme aux textes sacrés, et faire insensiblement place en soi pour les seules questions qui méritent d'occuper une vie.

Mais Carlo Suarès ne se borne pas à restituer, il continue la tradition explicitée par lui, il devient à son tour un maillon de cette chaîne dont il relevait l'origine (orale ?) du côté de Sumer.

Sans doute la maîtrise du langage cabalistique expliquait-elle en partie l'invraisemblable agilité de son esprit, l'universalité et la solidité de ses idées, la mobilité organisatrice et la faculté d'intégration instantanée de sa conscience. Toute idée y trouvait sa place, son juge, son écho à l'instant même de son surgissement.

Pour Carlo Suarès, l'étonnement, permanent, ne connaissait que deux formes : celui de voir à tout moment la tradition cabalistique confirmée par les découvertes actuelles, dans les domaines les plus variés et les moins prévisibles. Celui de voir la vie à l'œuvre. Lors de notre première rencontre, sur le point de nous quitter, nous observions sans le voir le concierge de l'immeuble. C'était du haut de cet appartement semblable à une péniche céleste qu'il avait dessiné lui-même, et d'où tout Paris sollicite le regard. Je m'aperçus soudain que Suarès, à la différence de moi, s'intéressait **vraiment** aux gestes de cet homme qui balayait la cour ; comment décrire ce regard d'une

affectueuse et pensive malice ? Pour lui cet homme, connu ou inconnu, était vivant, donc digne d'intérêt. « Quelle chose étonnante que la vie... » me dit-il doucement. Ce fut la conclusion et le commencement d'une compli-

cité.

Si mystère il restait, ce n'était pour lui que l'énigme de cet « il y a » dont la formule apparaît déjà dans ses entretiens avec Daumal et Bousquet publiés en tête de **La Critique de la Raison Impure**, ouvrage dont le titre n'est pas évocateur d'un traité de sorcellerie ! Mais Suarès donnait au mystère un autre nom (que lui avait peut-être inspiré jadis son compagnonnage avec Krishnamurti) : **l'évidence**. Au-delà d'un aventurier du langage, il était un traqueur d'évidence, qu'il débusquait en lui-même et au dehors, sans redouter qu'elles remettent en question jusqu'à l'œuvre entière de sa vie. On peut d'ailleurs se demander si les termes « en lui-même et au dehors » ont un sens, s'agissant d'un homme sans moi, ayant accepté une fois pour toutes de quitter son personnage, en faveur de la vérité : un homme sans abri n'est pas lié.

En effet, durant toute sa vie terrestre, Carlo Suarès a brisé et rejeté tout ce qui eut été susceptible de l'emmurer dans la coquille d'un système fini et protecteur. Il ignorait cette peur qui de nos jours pèse lourd sur une part de nos actes. A la suite de la **Comédie Psychologique**, il n'est pas devenu « psychologue ». Ni poète métaphysique après **La Procession Enchaînée**. Ni romancier après **Les Abris mensongers** ; ni phonologue après **Les Spectrogrammes de l'Alphabet hébraïque** ; ni philosophe après **La Critique...**, ni même cabaliste en titre après **La Bible Restituée**, et les trois autres volumes voisins ; ni peintre après **L'Hyperbole Chromatique** et une œuvre picturale fascinante qu'il a poursuivie jusqu'à la fin de sa vie. Et la liste n'est pas close...

Tout cela, il le fut dans l'unité et la contradiction, mais par la fécondité extrême de son esprit il se plaçait en marge des spécialités, les siennes ou celles des autres, avec une sûreté abrupte : défrisant les cœurs ombrageux qui la prenaient pour une marque d'orgueil, il n'imaginait pas qu'on pût se vexer, et cette franchise (polie) de l'urgence éloignait les importuns : ils se jugeaient eux-mêmes sans le savoir !

Le souci dont Suarès honorait tout visiteur, c'était d'aller droit à l'essentiel : traduction d'une force qui, balayant ce qui ne valait pas assez pour lui résister, soulevait un interlocuteur sur la vague d'une humilité, d'une douceur, d'une accessibilité exemplaires. Suarès, traversant la sottise sans la voir, rendait à tous ceux qui le fréquentaient une intelligence qu'ils ne se connaissaient pas...

Soumission au destin qu'il se forgeait, amour de sa vie comme de sa mort, dévouement souriant : c'est par là qu'il faudrait commencer un portrait de Carlo Suarès. Jusqu'au dernier instant la vie est aventure pour des

hommes de cette sorte : penseur de l'indicible, Suarès faisait par-dessus la mort contrebande des armes que lui fournissait ce qu'il nommait l'intemporel.

En guise d'**au-revoir**, puisqu'il ne saurait le concernant s'agir d'un adieu, je citerai Carlo Suarès le poète, et c'est lui qui nous décrit, de sa voix simple et fidèle, l'aube du 16 juillet 1976 où il rejoignit cet intemporel qui avait fait de lui son héritier :

Solitude

Les pieds des morts ne marchent plus
Les voix des morts ne parlent plus
Un jour sans lumière s'est couché ce matin
Les chiens ont aboyé

... Mais qui sont les morts ? Ou mieux, de quel côté sont-ils ? Tant la mort de Carlo Suarès que nous avons connu évoque la parole fameuse de Mallarmé : « La mort, ce peu profond ruisseau calomnié... »

Xavier BORDES

Ouvrages cités dans le présent Bulletin :

Page 1.

Des choses cachées depuis la fondation du monde, René Girard (*Grasset, édit., Paris 1978*)

La Bible restituée, C.S. (*Mont-Blanc, édit., Genève 1967*)

La tisane de sarments, Joë Bousquet (*Denoël et Steele, édit., Paris 1936*)

L'ange masqué, C.S. (*inédit*)

Page 3

La comédie psychologique, C.S. (*José Corti, édit., Paris 1932*)

Page 4

Les abris mensongers, C.S. (*Robert Laffont, édit., Paris 1973*)

Page 6

Mémoire sur le retour du rabbi qu'on appelle Jésus (*Robert Laffont, édit., Paris 1975*)

Page 7

La fin du Grand mythe (*in Carnets mensuels, Paris 1931*)

Voie libre, Joë Bousquet, Philippe Lamour et C.S. (*Au sans pareil, édit., Paris 1930*)

Page 10

Critique de la raison impure, C.S. (*Stock, édit., Paris 1955*)

La procession enchaînée, C.S. (*Corréa, édit., Paris 1934*)

Les spectrogrammes de l'alphabet hébraïque, C.S. (*Mont-Blanc, édit., Genève 1973*)

L'hyperbole chromatique, C.S. (*Cercle Paul Valéry, Paris 1956*)

« Les coïncidences envahissent
ma vie, deviennent ma vie.
Ma vie est leur lieu ».

Carlo Suarès, *L'ange masqué*

Vivre en compagnie de Carlo Suarès c'est être confronté sans cesse à ce qui, du dehors, apparaît comme l'inexplicable. Suarès prend la mesure de la vie lors de la mort de son plus jeune frère en 1915. Puis succèdent un certain nombre d'événements : sa mobilisation, la mort de son cousin André sur le front, le combat sur le Piave où il sera miraculeusement sauvé : « une bataille aérienne est déclenchée, les balles sifflent de toutes parts, menacé il se colle instinctivement au mur de son abri, un projectile glisse le long de son corps traversant en fin de course son pied droit, sa chausserie et s'enfonce dans le sol.

En 1918 pendant sa convalescence à Rome (il avait contracté la malaria), nous expérimentons la parapsychologie : André se présente balbutiant puis brusquement la table dicte très rapidement : « **Assez. Vous entrez l'évolution de ceux qui sont trop près de la terre** »... Carlo Suarès se plonge alors dans l'étude de la Quabala, la restaure par quelques illuminations fulgurantes sur les caractères hébraïques, et quitte cette terre à 84 ans.

Trois jours avant la « Rencontre autour de l'œuvre de Carlo Suarès » à l'Unesco, est annoncé à l'émission « Bible Ouverte » l'anniversaire du Rabbi Siméon Bar Yochai qui, au 2ème siècle se retira pendant 13 ans dans une grotte du Sinaï pour étudier ces mêmes caractères, préoccupation centrale de C. Suarès.

C. Suarès a montré qu'en soi, la force des mythes n'a d'existence que fictive. Ce qui existe, c'est l'énergie de ceux dont la vie, par une libre communication avec sa propre source, a le pouvoir de transformer les mythes en un destin personnel. Les refusant, elle leur donne chair et sang, et les accomplit. « Le Rabbi qu'on appelle Jésus » nommait cet accomplissement « Le signe de Jonas ». Pour les témoins, ce signe se traduisait à travers la personnalité de Carlo Suarès par de constantes coïncidences.

Nadine SUARES

Question : « **Vivre et/ou survivre (?)** »

Je comprends le mot vivre. Je ne comprends absolument pas du tout ce que vous entendez par survivre. C'est un mot qui pour moi n'a strictement aucun sens. Si vous dites qu'on a détaché un cœur, qu'on l'a mis dans un bocal, et, qu'il continue à battre, il survit parce qu'il bat sans avoir aucune fonction, je le dirai bien, mais je ne pense que vous puissiez me parler de cela.

Pour moi tout vit. Et tout est conscience. Là, je vais vous amener dans des mondes auxquels vous n'êtes peut-être pas habitué. Ce sont des mondes que j'explore depuis longtemps et que je connais très bien. Nous arrivons à un moment où toutes ces explorations doivent arriver à la surface, parce qu'il devient de plus en plus évident à notre époque que l'univers que nous percevons, mesurons, analysons, comprenons, que ce continuum spatio-temporel qui a trois dimensions d'espace et un temps linéaire est fort loin d'être tout ce qui est. Et nous arrivons en ce moment avec toutes les expériences de métapsychisme... etc. nous arrivons à nous rendre compte qu'il existe autre chose, et c'est dans cet autre chose que je veux vous amener si cela n'est trop difficile pour vous. Et tout cela s'appelle vivre.

Et voyez-vous, si vous pouvez faire un saut, au-delà de ce monde où nous apparaissions en chair et en os. C'est un monde limité, projeté, créé par une conscience limitée, projetée et créée par ce monde. C'est-à-dire que nous sommes pris à l'intérieur d'un mode de pensée. Mais notre véritable « nous-même » loin d'être la fausse évidence dont la pression s'était exercée par toute notre existence quotidienne et par ses vicissitudes, etc. notre véritable nous-même se situe dans, écoutez bien, dans l'indétermination non dimensionnelle de la totalité de ce qui est. Totalité faite du nombre indéterminé d'univers dans lesquels nous baignons. Entre les consciences hiérarchisées de ces univers il n'y a pas de cloisons étanches. Et ça c'est mon grand leitmotiv. Il n'y a pas de cloison étanche entre une conscience supérieure et la conscience végétale. Par exemple, regardez cette plante : je l'appelle « Alma viva », et bien, nous communiquons, nous bavardons, sans mots, et elle ressent mon état de santé de même que je sens sa réponse. Vous comprenez, nous sommes liés dans un état de conscience que je ne peux pas vous décrire mais, qui est. Il n'y a pas de cloison étanche.

Donc il n'y a pas non plus de cloison étanche entre un homme, un homme quelconque et une conscience exaltée. Si je vis cela, si je sais ça, si je connais ça profondément comme une expérience réelle, c'est un état de compréhension. Cet état de compréhension je veux l'appeler une « foi ».

La foi est tout à fait autre chose qu'une croyance. Une croyance consiste à se... à adopter certaines idées qui en fait ne sont que des opinions.

Et ces opinions sont toujours des idées qu'on a pas pensé jusqu'au bout. Alors, écoutez bien, la foi est donc perception directe de l'immortalité de la conscience. Puisqu'elle est partout, elle est tout, elle est immortelle, il n'y a pas pour moi, voyez-vous, d'état que je pourrai appeler survivre puisque tout est conscience, tout est vivant et la foi est la perception directe de l'immortalité de la conscience, je veux dire, perception par la conscience vivante de l'état mortel où elle se trouve avant de se percevoir immortelle. Voyez, si... prenons... oh... je ne veux pas tomber sur le scientisme léniniste ou des choses de ce genre... mais des consciences qui sont strictement prises par ce qu'« ils » appellent la réalité objective sont des consciences mortes. Parce qu'elles ne réalisent pas leur unité avec tout ce qui est conscience et avec tout ce qui dépasse, cet état qu'ils appellent objectif et qui ne l'est pas... Alors, de même qu'il n'y a pas de barrière, vous comprenez entre un degré, des degrés de températures, le degré le plus bas et le degré le plus haut il n'y a pas de barrière étanche dans le thermomètre, il n'y a de barrières dans les consciences que celles que l'on y met.

Et c'est à partir de là, si je mets une barrière dans la conscience, que le mot « survivre » peut avoir un sens pour moi. Pas autrement. C'est extrêmement important si on ne se situe pas. Si je me situais... Vous savez, Jean-Paul Sartre dit qu'il ne peut pas se percevoir en garçon de café, mais il se perçoit autrement. Si je me situe en tant qu'écrivain, alors je peux vous répondre avec toutes les banalités et tous les lieux communs du monde en disant je me suis dans mon œuvre, mais ce sont des sottises... parce que si je ne me situe pas, voyez-vous, si j'ai cette foi, c'est-à-dire, cette perception directe de l'unité de la conscience je ne peux pas me situer comme écrivain. D'ailleurs, c'est très simple, j'oublie tout ce que j'écris. Ce que j'écris passe à travers moi. On me dit : « Est-ce que vous surviviez dans vos écritures ? » Je réponds : « je ne comprends pas votre question. »

Donc tout est conscience. Et je répète parce que c'est très important, il y a coexistence et interpénétration, non... interpénétration d'un nombre indéterminé de mondes de dimensions indéterminées. Nous sommes comme dans un bathyscaphe, mais nous sommes pris à l'intérieur, et le malheur de beaucoup de nos hommes de sciences est de considérer l'homme depuis ses ortels jusqu'à la pointe de son cheveu, et puis le reste est isolé, n'est-ce pas ?... L'homme est donc extrait de l'ensemble. Bon... Chacun de ces mondes... alors, il y a un nombre indéterminé de mondes, de dimensions indéterminées. Quelqu'un qui viendrait d'un monde à quatre dimensions, passerait à travers cette pièce sans la voir. N'empêche que tous ces mondes sont interpénétrables et que nous sommes dans tous ceux-là. Donc notre véritable être n'est pas confiné à l'apparence que nous sommes. Chacun de ces mondes est évidemment la projection d'un état de conscience particulier et l'ensemble de ces états de conscience constitue la conscience universelle, Dieu, si vous voulez l'appeler ainsi.

Notre véritable nous-même, c'est-à-dire l'essence de notre individualité, puisqu'il n'y a pas de cloison étanche dans le phénomène conscience se situe sans séparation dans la totalité de certains phénomènes universels, qui est la vie de l'univers. ... Tout est vie. Notre véritable nous-même est notre âme multidimensionnelle dont nous ne sommes dans nos corps physiques que des émanations temporaires. Nos âmes ? Est-ce qu'il est facile de donner naissance à une âme ? à sa propre âme ?

Vous avez des consciences, vous avez des âmes collectives, si vous êtes animé par une âme collective, qu'elle soit chrétienne, juive ou bouddhiste ou qu'elle soit nationaliste ou autre votre véritable individualité n'a pas encore donné naissance à véritablement une âme, c'est-à-dire à une conscience détachée du groupe à la façon dont une gouttelette d'eau se détache du nuage. (Je ne sais pas si vous me suivez. C'est difficile ?).

J'ai résumé en huit propositions ce que je vous dis là, parce que vous allez arriver à quelque chose qui est très curieux : parce que moi en tant qu'émanation je suis la même émanation d'une certaine âme et ces émanations sont toutes vivantes... Il y a un peintre en ce moment, vivant ici même, qui a la possibilité de s'exprimer quand ça se présente et il est aussi vivant que moi qui vous parle parce que c'est moi aussi. Et je le connais, je sais qui c'est... bon... voici mes huit propositions, je dois vous les lire parce qu'elles ont été très très élaborées...

- Cherchez votre individualité totale,
- Ne l'inscrivez nulle part. Ne la qualifiez pas.
- Toute définition de vous-même est un abri mensonger. Je vous ai déjà dit : si je me définis en tant qu'écrivain ou en tant que français ou ceci ou cela je me mets dans un abri et alors je peux parler de survie et vous raconter toutes les banalités et tous les lieux communs des gens qui vous racontent qu'ils survivent de telle ou telle façon... Je survis dans la mémoire des jeunes... mais, mais qui survit ? Vous voyez ça... ce que je veux dire... cette espèce de cran d'arrêt qu'ils ont mis à l'intérieur de la conscience générale.

- Vous ne trouverez pas votre individualité totale. C'est elle qui peut vous constater... elle agit dans notre continuum spatio-temporel mais n'est pas contenue en lui... Parce que si je dis : j'ai trouvé mon individualité totale... vlan... c'est que je l'ai déjà identifiée, je lui ai déjà donné un mot, un nom, je dis elle est ceci, elle est cela... donc je ne l'ai pas trouvée... Il faut la chercher toujours cette individualité, qui donne naissance à une âme proprement dite, mais il ne faut jamais la trouver. Il faut jamais la trouver.

- Votre individualité totale est votre âme. Elle réside dans la pluralité indéfinie des mondes parce qu'elle est vivante, elle est évolution, elle est en évolution... dire que... donc, il n'y a pas d'arrêt. Une fois que vous avez renoncé à vous définir, ce qui est au fond un problème assez simple : c'est de vous servir de votre cerveau à la façon d'un casse-noisettes pour casser tous les mots que vous rencontrez, pour savoir ce qu'ils contiennent... réellement, et la plupart des fois tous ces grands mots et toutes les définitions que l'on a ne sont que des opinions qui contiennent dix, vingt, trente, cinquante préalables qui n'ont jamais été pensés. Si vous allez jusqu'au bout d'un mot, vous voyez à ce moment-là... vous voyez que vous n'êtes plus rien du tout... parce qu'avec votre instrument de casse-noisettes vous avez en fait brisé les structures psychiques sur lesquelles se base tout le monde...

- Parce que votre âme est en dehors du temps, son évolution n'est que le temps qu'il vous faut pour lui permettre de vous trouver. Parce qu'elle est multidimensionnelle, elle comporte une « ecclésiastique », elle est une et innombrable, c'est-à-dire que cette âme est en rapport avec d'autres âmes individuelles, qui, hiérarchisées, constituent un ensemble de consciences...

● Votre âme ne vous trouvera pas tant que votre conscience sera faite des fausses évidences du continuum spatio-temporel, tant qu'elle n'y étouffera pas... il faut vraiment se sentir étouffer... à l'intérieur des définitions que l'on se donne de soi-même, pour dire : « Mais j'en crève... Je veux en sortir ».

● La mort des fausses évidences est une mort psychologique annonciatrice de résurrection. Chaque fausse évidence dénoncée ouvre une fenêtre sur l'espace intérieur où meurt le mesurable.

Si vous réfléchissez bien, nous ne pouvons penser que ce qui est mesurable. Nous ne pouvons pas penser le temps, l'espace, nous ne pouvons penser que tant de kilomètres ou tant d'années lumière... et là, si nous fixons notre mort à l'intérieur d'une de ces mesures, nous n'arrivons pas à cette mort du mesurable, dans notre espace intérieur qui est une expérience personnelle. Tout ce que l'on vous en dira l'empêchera de se produire... N'écoutez les professionnels d'aucune religion... quelle qu'elle soit.

Au-delà de cette mort l'individualité infiniment multiple montre à la personne présente que celle-ci n'est qu'une de ses nombreuses émanations... elle retrouve ses émanations échelonnées au cours de l'histoire vivante et actuelle. Carlo Suarès est la nième émanation d'une âme qui est en formation depuis je ne sais quand, et ses émanations échelonnées au cours de l'histoire ont été peintre, cabaliste, femme, homme, beaucoup de choses et elles sont toutes absolument vivantes ici même, ici même dans ce corps qui vous parle.

Il n'y a donc pas de survie. Il y a la vie qui continue... parce qu'alors cette conscience intègre son passé terrestre et aussi son futur. Elle se sait continue, sans limites, elle est toute conscience... Elle pénètre toute conscience, elle comprend toute conscience, cette compréhension est l'amour.

J'ai fini.

Laurent Viame

Aux articles cités dans le premier numéro du Bulletin de la Fondation, il convient d'ajouter :

- Krishnamurti (Carlo Suarès présente). Un cahier de 16 pages comportant la précision suivante : « Cette présentation, rédigée par l'auteur, n'est pas un extrait du volume ».
(Paris, mai 1932)
- Post-face de l'ouvrage d'Elle Foster : *Le centre solaire du corps* (Éd. de l'Épi, Paris 1973)
- La Cabale science de l'énergie cosmique, in *Univers de la parapsychologie et de l'ésotérisme*, t. I, pp. 355 à 373. (Éd. Martinsart, Paris 1974)
- Joë Bousquet, op. cit., t. 2, pp. 216 à 234.